

Les systèmes agricoles traditionnels en Amazonie.

Par Pierre **GRENAND**

Le bassin amazonien est l'une des régions du monde où se rencontre encore couramment pratiqué un système agricole traditionnel, l'agriculture sur brûlis. Il m'a paru important d'examiner sa place actuelle dans le contexte du développement.

Sans revenir sur ses caractéristiques principales déjà exposées au cours de ce séminaire par **Maurice Lourd**, je me permettrai d'insister sur quelques points particuliers.

De l'utilité.

Et tout d'abord sur le fait que l'agriculture sur brûlis s'apparente d'assez loin à l'essartage européen, dans la mesure où elle est totalement intégrée au cycle de la régénération de la forêt, du moins lorsqu' elle est pratiquée sans contraintes politiques ou économiques.

Je rappellerai par ailleurs que cette agriculture comporte de nombreuses variantes, bien mises en valeur par les recherches menées depuis vingt cinq ans. Les facteurs essentiels de son hétérogénéité sont:

1- Des stratégies spatiales différentes allant de la mobilité saisonnière comme chez les Kayapo du Para, à une sédentarisation très forte comme chez les Tukano du Uaupes ou les Kwikuru du haut Xingu. Ces stratégies sont généralement associées à l'importance des autres activités de subsistance, chasse, pêche, cueillette.

2- Une variation assez large dans le mode d'aménagement des parcelles cultivées et de l'organisation de la coopération entre les cultivateurs.

3- Un enracinement très variable sur un territoire donné, en fonction de critères édaphiques, et partant, de la régénération, du couvert forestier et de la matière

organique. L'importance des prédateurs des cultures est un autre critère extrêmement variable.

4- Le choix de la plante alimentaire dominante, qu'il s'agisse du manioc doux, du manioc amer, du maïs, ou d'associations plus ou moins équilibrées telles que manioc amer-banane-pupunha chez les Yanomami, ou manioc amer-patate douce-maïs chez les Kayapo.

Pour être juste, l'agriculture sur brûlis n'est pas le seul système traditionnel existant en Amazonie. L'agriculture de *varzea* quoique très transformée sociologiquement et techniquement, reste le témoin d'un maraîchage "à l'amazonienne" très ancien. Quant à l'arboriculture autour des habitations ou des villages, d'importance secondaire dans l'est de l'Amazonie, elle est représentée dans l'ouest par de véritables vergers mixtes comportant plusieurs strates de végétaux utiles. L'ancienneté de ce système, largement démontrée par les chroniqueurs du XVIème siècle, a conduit l'archéologue américain Lathrap (1977) à considérer l'arboriculture comme la première phase de la domestication des plantes en Amazonie. Etant donné que l'agriculture sur brûlis domestique des plantes extérieures à l'Amazonie en majorité tandis que l'arboriculture est caractérisée par la domestication et l'amélioration parfois surprenante de plantes locales, comme c'est le cas pour *Inga edulis* ou *Pourouma cecropiaefolia*, nous sommes plus proprement face à un phénomène de co-évolution.

Quoiqu'il en soit, il est évident que les études de ces systèmes agricoles entreprises depuis deux décennies en Amazonie, méritent d'être poursuivies car, en saisissant l'interaction entre l'hétérogénéité du milieu et les stratégies d'aménagement par les populations amérindiennes ou métisses, elles devraient permettre d'infléchir considérablement les politiques de développement.

Des limites.

Cette perspective optimisante ne doit cependant pas nous faire perdre de vue trois séries de facteurs grévant l'avenir des agricultures traditionnelles en Amazonie; ce sont:

a- L'opinion défavorable dont elles jouissaient hier chez les scientifiques et aujourd'hui chez les décideurs.

b- La dégradation progressive de ces systèmes en termes d'adaptation au milieu et de productivité.

c- La demande très forte du marché concernant les produits fournis par l'agriculture sur brûlis.

Il est bien entendu évident que ces facteurs sont indissolublement liés, et je les examinerai donc en bloc.

L'agriculture sur brûlis, de loin la plus condamnée des agricultures traditionnelles, est péjorativement associée par les décideurs à quatre caractéristiques principales. Selon eux elle serait technologiquement archaïque et détruirait le milieu naturel; elle serait peu productive; elle serait strictement tournée vers l'autosubsistance; elle serait pratiquée par des populations au développement culturel limité et qui ne sont que des minorités ethniques.

Or, de ces quatre points, les deux premiers se sont avérés purement erronés; le troisième est une affirmation hypocrite camouflant une autre réalité économique; quant au quatrième, il relève en partie d'un débat philosophique sur le racisme et l'ethnocide et ne sera pas abordé ici.

En contre-partie, et à partir des données recueillies à la suite de l'orientation de recherches définie par Conklin au début des années soixante, on peut affirmer que ces systèmes sont productifs (des rendements de 20 à 35 tonnes de manioc à l'hectare ont été notés), ne se fondent pas sur une technologie archaïque mais au contraire sur une connaissance très fine du milieu, impliquant une dépense énergétique très faible, ne dégradent pas le milieu et sont pratiqués non seulement par les Amérindiens mais aussi par la majorité des habitants du bassin amazonien.

Ce dernier point cependant, loin de militer en faveur de l'agriculture sur brûlis, est directement lié à son propre processus historique de dégradation. Pour mieux le saisir, je partirai d'un exemple actuel.

En 1980, Manaus, capitale de l'état d'Amazonas au Brésil, totalisait 633.392 habitants alors que l'état comptait au total 1.430.000 habitants. Or la production agricole du même état à la même date restait essentiellement centrée sur le manioc (835.680 tonnes), produit par l'agriculture sur brûlis.

En terme de stratégie alimentaire, ceci montre qu'en dépit de l'urbanisation croissante (60% de la population vivait à Manaus et dans trois cités d'importance secondaire), la région se nourrissait soit à partir de systèmes

d'exploitation traditionnels, où la pêche joue également un rôle essentiel, soit à partir d'importations.

Cela signifie en clair que l'agriculture sur brûlis se trouve donc massivement incluse dans l'économie de marché.

La situation ne date pas d'hier. En effet, depuis le XVI^{ème} siècle pour l'ensemble de l'Amérique tropicale, et la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle pour l'Amazonie, les colons, incapables de survivre dans un milieu nouveau, se sont très vite tournés vers les modes d'exploitation indigène. La nécessité de se nourrir étant assumée, ils sont très vite passés à la nécessité de s'enrichir, ce qui était somme toute le but initial de leur épopée océanique.

Néanmoins, la rentabilisation des systèmes aux profits des colonisateurs et de leurs descendants passait d'abord par un contrôle de la force de travail, ainsi que du capital constitué par le savoir des Amérindiens. Ceci est, à mon sens, l'une des originalités du système colonial portugais en Amazonie et dans d'autres régions du vaste Brésil.

D'où la nécessité, très vite, de remplacer la destruction pure et simple des Amérindiens par la pacification, la sédentarisation et la métisgénération. C'est dans ce contexte que l'agriculture sur brûlis a évolué. De fournisseurs temporaires de vivres, les Amérindiens sont devenus fournisseurs obligés puis, missionnarisés au XVII^{ème} siècle ou sécularisés à partir de Pombal au XVIII^{ème} siècle, des producteurs agricoles à temps plein. Ce processus de dépendance n'a bien entendu pas été sans réaction de la part des intéressés, amérindiens ou métis, qui ont régulièrement répondu à la sédentarisation forcée par l'éclatement et la dispersion. La quasi totalité des 300.000 amérindiens vivant au Brésil actuellement ont vécu à des moments divers cette stratégie.

Ce processus historique a bien entendu affecté profondément les systèmes agricoles traditionnels. Les critères dominants n'étant plus la reproduction d'un groupe social mais la dépendance à un autre modèle, très vite, la concentration des abattis, ou du moins la nécessité d'être sur un axe navigable contrôlé par les acheteurs de produits agricoles, a entraîné l'abandon de pans entiers de l'espace amazonien et la surexploitation d'autres. D'où ce contraste entre la dégradation totale de certains espaces amazoniens actuels et une virginité également totale des autres.

La situation contemporaine est particulièrement intéressante puisque l'on trouve superposés en Amazonie tous les types d'exploitation qu'elle a connus depuis les temps précolombiens, allant des systèmes indigènes autonomes aux petites principautés de missionnaires, en passant par le système de traite ("regatões"), pour aboutir à l'univers des grandes plantations capitalistes.

Bilan et constat.

Le long processus de dépendance auquel ont été soumises les populations amazoniennes, par perte de leur culture, mais aussi en raison des politiques de sédentarisation et d'exploitation économique a largement modifié les systèmes agricoles traditionnels. Trois constats s'imposent tout d'abord. De nos jours, la plupart des Amérindiens et des métis (cabocles) ne vivent plus que dans une autosubsistance partielle. Il est très probable que 15 à 20 %, pas plus, des Amazoniens échappent largement ou en totalité à une dépendance extérieure (travaux du CEDI depuis 1979). Autre constat de poids: les rendements baissent; les 20 à 35 tonnes de manioc à l'hectare des systèmes en équilibre tombent à 12 tonnes pour la statistique globale de l'Etat du Para. Nous n'en sommes certes pas aux 7,5 tonnes du Nord-Est mais la tendance est nette. Troisième constat essentiel: l'agriculture sur brûlis reste officiellement dévalorisée. On en consomme les produits, mais on ne la prend pas en compte dans les projets de développement.

Solutions et imagination.

Compte tenu des programmes de colonisation qui s'accélérent depuis 15 ans et qui se moulent tous dans le schéma de l'agriculture sédentaire de rente, il est plus que probable que l'Amazonie s'oriente peu à peu vers un étranglement alimentaire et ce, en dépit des tentatives d'adaptation écologiques et sociales de nombreuses populations (voir les travaux de **Eden** sur les Wapishana et Piaroa, ceux de **Moran** sur les cabocles et ceux de **Flowers** et al. sur les ethnies du Brésil central).

Quelles perspectives face à une prévision aussi morose?

La condition sine qua non d'une évolution est bien entendu la reconnaissance des erreurs agricoles autant par les pays dont dépend l'Amazonie que par les organismes internationaux.

A partir d'un tel acquis, on peut envisager:

L'orientation du développement agricole vers la petite et la moyenne exploitation et ce sur les meilleurs sols, le 1/5 ème pas plus de l'Amazonie.

Une réforme agraire urgente, en particulier dans la zone de **varzea** et l'est amazonien, où les terres sont gelées par de grandes propriétés improductives.

Une politique de dispersion démographique accompagnée d'un système coopératif.

Une politique à l'égard des Amérindiens permettant à la fois la persistance d'une gestion harmonieuse et autonome du milieu et l'intégration économique à des systèmes coopératifs. De l'égalisation des statuts sociaux et économiques des métis et des Amérindiens dépend la survie de ces derniers.

Enfin, une valorisation technologique et scientifique des systèmes traditionnels: outillage mieux adapté, indépendance énergétique, amélioration des rendements à partir de la biomasse etc...

Toutes ces suggestions méritent évidemment d'être testées, au niveau d'un bassin fluvial par exemple, et impliquent là encore une volonté des Etats riverains et des partenaires du nord.

Mais nous dépassons là le cadre de notre propos... Le débat pourra peut-être y répondre.